

# SERGE LEMOYNE

## CARESSER L'ÉTERNITÉ

par Véronique Tomaszewski

**Biennale de Venise 1990:**  
bon cru canadien

La version 1990 de la  
Biennale di Venezia  
confronte une fois de plus  
l'art officiel et l'autre...

Le Canada a eu la bonne  
idée d'envoyer Geneviève  
Cadieux à Venise. Parce  
que son installation « La  
fêlure » brise nos certitudes  
macroscopiques à la fois  
sur la profondeur et la  
justesse de notre regard.

Si beaucoup d'oeuvres  
sont passées inaperçues,  
celles canadiennes  
certainement pas.

« La fêlure », par exemple,  
qui laissa une moue de  
dégoût sur le visage de  
certains, de frayeur  
inconsciente dans le regard  
d'autres, a su conquérir les  
plus ouverts à l'expérience.  
Une belle Italienne, blonde  
pulpeuse au corsage plus  
qu'aéré, s'est empressée de  
se faire photographier  
devant ce baiser géant,  
négligemment appuyée  
contre la paroi impassible,  
posant comme une star.  
Tantôt les deux mains  
plaquées contre la vitre,  
tantôt les fesses collées sur  
la lèvres inférieure géante,  
elle embrassa l'oeuvre  
de tout son corps.

V.T.

**N**on, je ne vais pas vous parler de Serge Lemoyne le contestataire, l'automatisto-pop, ou le hockeyeur tricolore. Car, malgré les centaines de pages noircies sur son compte (catalogue de sa rétrospective au Musée du Québec en 1988, articles à chacune de ses apparitions en galerie ou ailleurs, etc.), on a trop parlé de l'oeuvre au détriment de l'artiste. Pourtant, il est essentiel de connaître Serge Lemoyne pour saisir la profondeur de sa démarche.

De l'extérieur, le personnage se montre comme il se plaît à paraître: rebelle. « J'ai toujours gueulé contre l'art international. Comme l'écrivent les auteurs de *L'arène de l'art*, c'est comme la cuisine internationale: ça n'a pas beaucoup de goût! » Né à Acton Vale, son appartenance est immanente aux objets qu'il colle ou agraphe sur ses grandes toiles bigarrées. Conscient de la puissance de ce sentiment, il déclare: « Sans tomber dans le folklore, il faut puiser dans ses racines. »

À une femme qui lui demande lors d'un vernissage d'expliquer son oeuvre, Serge répond: « Il n'y a rien à comprendre! C'est une question de perception. »

Et pour cause. Une fois passée la tempête de critiques sur le milieu de l'art, Serge Lemoyne s'adoucit et rentre enfin dans le vif du sujet: sa démarche personnelle. « J'ai horreur de la technique, de la perfection; ça enlève le côté improvisation, l'imprévu. Je n'ai pas de recette. Ce sont les erreurs qui me font changer. Dans ce que je fais, il y a quelque chose d'esthétique, mais c'est toujours remis en question. C'est difficile d'en parler. Il y a des choses qui reviennent, qui sont cycliques; c'est tout. »

Or, ce qui remonte progressivement du plus profond de

nous et nous confronte continuellement aux expériences nouvelles, n'est-ce pas l'enfance, l'adolescence? Serge Lemoyne en parle sans les nommer: « Ma mère peignait tout dans la maison, jusqu'à l'épuisement: les chaises de parterre, les armoires de la cuisine... J'étais petit quand elle me mit un pinceau entre les mains pour la première fois. »

Comment s'étonner dès lors que, d'une part, il ajoute des objets à ses toiles, d'autre part, qu'il les repeigne avec affection du revers du pinceau, comme l'on caresse un animal familier. Bocciaux en verre, patins à glace, gants de baseball (« Mon père était joueur de baseball »), pots, pinceaux, contenants à peinture, cordes, ... chacun subit son tatouage symbolique en silence, un silence lourd de signification. Dans ce travail de catalogage où rien ne se jette, Serge Lemoyne ne se contrôle plus. Une oeuvre sur panneau, comportant des dizaines de patins à glace qui s'envolent en diagonale vers la droite, continue sur le mur de l'atelier. Le téléphone a lui aussi été initié et arbore des coups de pinceau blancs et jaunes; le short de Serge porte l'empreinte de moments intenses: des éclaboussures.

Les taches, éclaboussures et coulées de peinture sont voulues par l'artiste pour relier les masses. Elles signifient aussi l'écoulement indélébile du temps.

Ce même temps qui nargue Serge Lemoyne du haut de sa maison natale. Mais pas pour longtemps: il est pris, depuis déjà quelques années, d'une envie irrésistible d'épousseter les toiles du grenier intérieur qui le hante. Il entreprend de repeindre la maison. Il la vide de ses objets hétéroclites et intègre ceux-ci à ses tableaux. Puis, mû par un besoin d'osmose, il se met à



peindre des détails architecturaux agrandis: coin de fenêtre, morceau de balustrade, etc. Malgré ses efforts, l'artiste reste pris au piège entre émotion et matière, entre souvenir et présence. Il décide donc de déconstruire peu à peu la maison et d'utiliser chaque élément dans des oeuvres vouées à la postérité: « Ma maison va exister bien plus longtemps ainsi. » Ce pourra être un panneau de mur complet qui valorisera une porte d'armoire, ou un encadrement de porte comme celui exposé en permanence au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Peu importe la forme, seule la persistance de la mémoire compte.

Alors ne vous étonnez pas de l'omniprésence du noir: « Le noir est à la fois absence de couleur et accumulation de toutes les couleurs. C'est aussi une renaissance. »

Ah, ce déchirement qui secoue les pinceaux et tache les surfaces aux couleurs brutes; ces cassures qui ouvrent les toiles sur l'infini béant; ces dégoulinements qui témoignent de la fragilité des certitudes... Non, décidément, Serge Lemoyne n'est pas l'anarchiste que l'on croit. Ce petit homme aux yeux de velours est l'archétype de la sensibilité humaine, plus forte qu'on ne la voudrait, plus douloureuse quand elle est consciente. Cette sensibilité qui m'a serré la gorge quand j'ai entrevu dans son oeuvre notre soif à tous d'éternité. ■